

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 56 (1927)
Heft: 11

Nachruf: M. Georges Python et le personnel des écoles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation
ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. —
Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique*, Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1^{er} doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque IIa 153.

Le *Bulletin pédagogique* et le *Faisceau mutualiste* paraissent le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du *Bulletin* et 5 du *Faisceau*.

SOMMAIRE. — M. Georges Python et le personnel des écoles. — Le Maçonisme. — « Pour les mieux connaître ». — Le lièvre et le lapin. — L'Ecole-Famille pestalozzienne. — Le billet à ordre. — Un concours. — L'histoire, la géographie et les missions catholiques. — Le mauvais riche et le pauvre Lazare. — Réunion de la Société fribourgeoise d'éducation à Schmitten. — « Saffa ». — Bibliographies. — Bibliothèque du Musée pédagogique. — Examens d'obtention du brevet de capacité pour l'enseignement primaire.

M. GEORGES PYTHON

ET LE PERSONNEL DES ÉCOLES

Des enfants avaient pénétré dans un parc, dit un vieux conteur ; on leur avait permis d'y faire la moisson florale demandée pour l'oratoire voisin. Les voilà gambadant le long des avenues, s'arrêtant aux sous-bois, s'égarant à chaque carrefour. Puis, ils vont de massif en massif, hésitant devant la multitude de fleurs aux nuances infinies. Enfin, ils se laissent tenter par la splendeur d'un buisson de roses.

A revivre les longues années de la carrière de M. Python, si remplie, si vaillante et, à la fois, si tourmentée, je suis perplexe comme ces enfants ; de multiples avenues aussi m'attirent ; mais ces charmilles m'offrent des abris frais et reposants. Je me décide aussi et, au milieu de tant d'idéales beautés qui charment mes yeux, j'adopte la simple fleur de la confiance qui, dans cette grande existence, s'est épanouie, robuste et parfumée, sur la tige vigoureuse de la foi.

La vie de M. Python fut faite de confiance, — pourquoi le redire encore ? — confiance en la divine Providence ; confiance en la force de sa santé physique, en la résistance de son être moral ; confiance aussi dans les hommes de son temps, dans cette collectivité fribourgeoise, où il distingua, tout d'abord, les membres de l'enseignement populaire. Qu'était-ce donc que cette confiance jamais démentie, sinon un perpétuel acte de foi ? Ce qu'il lui en fallut pour réaliser son programme, pour conduire à chef tant de projets et jeter les bases de multiples créations qui se complètent, s'entr'aident, se renforcent l'une l'autre et forment un ensemble plein d'unité et d'harmonie !

Vue dans le recul des ans, l'œuvre de M. Python apparaîtra comme le triomphe du plus persévérant optimisme. C'est, en effet, l'optimisme qui est au fond de ce beau caractère ; qu'il répandait autour de lui en écartant le découragement et en faisant partager à d'autres son immarcescible espoir. Et, entre tant d'influences qu'il entraîna à la poursuite de son idéal, hâtons-nous de mettre en vedette les collaborateurs de première heure, les inspecteurs scolaires. Deux d'entre eux furent ses témoins en ce temps si éloigné. Ils l'ont connu durant toute cette mémorable époque de quarante ans ; ils l'ont aimé et, j'en suis sûr, ils nous confieraient avoir ressenti comme une secrète émanation de cet optimisme que rien ne put abattre et qui, heurtant chaque obstacle dont la route était semée, rebondissait vers les régions sereines de l'espérance et de la foi, tel ce génie fabuleux qui n'avait qu'à frôler la terre de son pied pour reprendre son vol dans l'immensité des cieux. Le contact initial des inspecteurs avec leur supérieur hiérarchique a été décrit dans l'*Annuaire* de 1926, en septembre dernier. Qu'il me soit permis de reproduire ce passage :

« Dès ses premiers pas dans la carrière administrative scolaire, M. Python se mit en rapport avec les visiteurs des écoles dont il ne tarda pas à cueillir les suffrages et la bonne volonté. Nos inspecteurs étaient dignes de sa sollicitude ; elle ne leur fit jamais défaut. Ils s'étaient donnés sans réserve et ont persisté dans cette attitude. « C'est par la confiance, — écrivait le prédécesseur de M. Python en prenant congé de ses subordonnés, — c'est par la confiance réciproque que nous obtiendrons le succès ! » Oh ! la belle confiance ! elle dure encore et ne s'est point démentie en dépit des changements qu'une longue période apporte aux hommes et aux choses. Elle deviendra même très étroite, grâce à l'activité du nouveau directeur qui ne cessera d'encourager ses auxiliaires en entrant dans le vif du contrôle de l'enseignement, en accueillant les initiatives, en participant aux conférences inspectorales où pouvaient se traduire ses conseils autorisés et s'élucider les points obscurs de la législation scolaire, des règlements et programmes. La participation du Directeur de l'Instruction publique à ces travaux, n'est-elle pas la plus

éclatante preuve de sa sympathie pour les meilleurs serviteurs de la cause de l'éducation ? Elle a, en tous cas, concouru au maintien d'une union propice entre le chef et ses adjoints. Aussi un collègue de M. Python à la direction des écoles, en Suisse romande, pouvait-il lui écrire : « Vous êtes heureux de posséder des collaborateurs qui vous comprennent si bien ! »

A la vérité, cette réciprocité de confiance n'était pas absolument unanime au début des relations de M. Python avec les inspecteurs. L'un d'eux s'était donné la tâche de tendre des chausse-trapes sous les pieds de son supérieur, de lui poser, à jet continu, objections sur objections à propos de faits scolaires réels ou hypothétiques, de requérir ses avis sur l'interprétation à donner à la loi et aux règlements en vigueur. Le procédé, certes, n'était point marqué au coin d'une haute délicatesse. M. Python connaissait la loi dont il avait été le rapporteur devant le Grand Conseil ; mais ces interventions insolites l'obligèrent à un effort complet et il devint bientôt le maître de son sujet, à telles enseignes que l'interpellateur opiniâtre se lassa enfin de son rôle ingrat. Il n'aura pas moins contribué, — M. Python, dans sa simple droiture, en jugea ainsi et ne se fit pas faute de le reconnaître, — à accroître promptement les compétences du nouveau directeur en littérature législative et réglementaire si touffue de l'ordre scolaire. Entre temps, des préoccupations d'une autre nature avaient sollicité son interlocuteur et, désormais, une unité de vue sans mélange s'établit entre les inspecteurs et leur chef immédiat. L'optimisme de M. Python présidera à leurs séances ; il rayonnera bientôt dans le corps enseignant et, sans tarder, la famille pédagogique fribourgeoise formera un ensemble qui aurait pu adopter la devise : *Ut sint unum* comme aux beaux temps de l'Eglise naissante. Aussi bien, cette confiance devenue réciproque chez les maîtres se transmettra-t-elle par eux, en ondes successives, jusqu'aux zones les plus extrêmes de la population.

Ne fallait-il pas que cette confiance fût profonde pour inspirer de toutes parts une activité scolaire encore faiblement estimée en ce pays ? Par delà nos frontières, on en pouvait sourire : « Voyez ces Fribourgeois qui rêvent de s'égaliser à Zurich, à Bâle et à Genève ? Sont-ils assez présomptueux ? Comme si l'on pouvait ignorer que tout ce qui n'est pas marqué du sceau novateur du XVI^{me} siècle est sans ressort dans les luttes pour la culture ! » Justement, il a fallu un M. Python pour nous enseigner que nous, catholiques, n'étions point de race inférieure et démontrer que nous n'avions à renier aucune de nos croyances traditionnelles pour nous hausser, en instruction et en patriotisme, au rang de nos Confédérés. Il nous a amené à établir devant l'opinion suisse que le respect de la foi intangible ne nuit pas à la recherche des vrais progrès. Ne savait-il pas du reste que l'on exige plus des catholiques que d'autres groupements religieux et que, pour être appréciés, il faut que nous soyons d'une

longueur de cheval au moins en avance sur nos concurrents, selon une expression pittoresque qui lui était familière. Ce qu'il fut donc heureux plus tard de s'être confié à ces maîtres de l'enfance et de la jeunesse de Fribourg qui l'ont aidé à donner un démenti formel au plus séculaire des partis-pris.

Que ces temps sont loin de nous ! Mais que leur souvenir reste vivace et nous inspire toujours ! Qu'il dicte à d'autres générations de maîtres, aussi dévoués et convaincus, la résolution de mettre au service du pays, de la religion et de l'école cet esprit de force qui animait leurs devanciers ! Écoutons cette voix du passé : elle nous apprendra le sens de ce mot « servir » que M. Python comprenait si bien et qui lui dicta tant de beaux actes de religion et de patriotisme et d'exhortations dignes de faire le bonheur du temps présent !

Cette voix d'outre-tombe, essayons de l'évoquer encore ! « Puisque, disait M. Python, je parle dans une assemblée qui s'occupe d'éducation et d'instruction populaire, j'ai bien le droit de constater les progrès qui ont été réalisés chez nous. Ils représentent une somme considérable de travail, d'efforts et de persévérance. Ils sont le fruit d'une lutte incessante avec toutes ses lassitudes et tous ses enthousiasmes. Nous vous les devons, amis instituteurs, et, vous aussi, Messieurs qui, de près ou de loin, avez coopéré à cette œuvre du bien. Au nom du canton, je remercie le corps enseignant qui a supporté le poids du jour et de la peine et qui, peut-être, n'aurait point accompli toute sa tâche s'il n'avait trouvé un appui, un concours et la fidélité. » Ailleurs, cette voix nous redira que c'est par l'école que se perpétuent les traditions d'un peuple et, chez nous, les principes chrétiens que le pays de Fribourg entend placer à la base de la formation de la jeunesse : « En saluant votre association, ma pensée et mon cœur vont naturellement aux maîtres de notre enfance qui sont les instruments des progrès que nous avons réalisés et les armes dans la lutte que nous avons soutenue. » Ailleurs encore : « Poursuivez donc votre œuvre sans défaillance et souvenez-vous qu'il n'y a qu'une voix dans le pays pour vous le dire. Nous désirons la prospérité de notre canton au milieu des contrastes de croyances et d'idées qui nous environnent, nous voulons la sauvegarde du patrimoine national. En aspirant aux progrès modernes, nous ne portons pas atteinte au don précieux de la foi que nous ont transmis les ancêtres ; mais nous voulons être mieux armés pour le défendre ! »

Et pourquoi ne pas finir par une citation qui ne cache rien de la pensée du grand homme d'Etat que nous pleurons : « J'ai toujours eu le plus grand respect pour ceux qui ont la pénible mission de l'enseignement. Je reconnais les difficultés dont leur tâche est semée : que d'obstacles ils doivent surmonter ! Parfois un appui peu intelligent devient pour eux une entrave. Le Directeur de l'Instruction publique tient la verge d'une main ; mais il a un cœur de père et

il soutiendra de l'autre les instituteurs bien méritants même contre ses propres amis. »

Si M. Python s'efforçait d'encourager le corps enseignant, il saisissait toute occasion pour l'instruire, accroître ses aptitudes, faciliter ses moyens d'action et le rehausser dans l'estime publique. La rénovation des études normales sera l'une des premières mesures envisagées ; elle recevra enfin son application en corrélation avec la refonte du programme des épreuves du brevet qui eut pour effet d'augmenter du coup la durée du temps prescrit jusqu'alors aux candidats. A l'occasion du vote des Chambres fédérales allouant une subvention à l'école primaire publique, Hauterive se vit doter d'une section nouvelle complétant le cycle de ses classes et procurant aux aspirants de langue allemande la possibilité de se préparer, dans le canton, à leur future carrière. Plus tard, comme contribution plus lointaine à l'idéal recherché, il entrevit une sélection de maîtres qui auraient le courage et les moyens d'aborder les études universitaires et de former ainsi la réserve où se recruterait le personnel des écoles primaires supérieures et secondaires. C'est à leur intention que fut prise la décision de rembourser les taxes de cours aux maîtres des écoles primaires qui se proposeraient de compléter à l'Université leur formation scientifique ou littéraire, et d'obtenir un certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire.

Mais c'est encore par l'action personnelle que M. Python agit avec le plus de succès dans la voie du perfectionnement de ses subordonnés. Celui qui avait si vite fait le tour d'une idée et qui, d'un coup d'œil, considérait les divers aspects d'une question, ne pouvait taire sa pensée dans les nombreuses discussions pédagogiques auxquelles il assistait. S'il n'avait pas fait d'études normales de pédagogie, il possédait une culture générale étendue, une vaste érudition philosophique et juridique et, partant, la facilité d'approfondir un sujet, fût-il didactique ou pédagogique. Comme nous revenions d'une fête de notre chère association, nous faisions, entre amis, la revue des incidents marquants de la journée. L'un de nous rappela la superbe intervention du directeur de nos écoles sur le sujet en discussion et s'étonna qu'on puisse, sans avoir passé par l'école normale, parler aussi excellemment de la pédagogie. — « Qui peut le plus, peut le moins », nous dit un ancien. Dans une science expérimentale comme la pédagogie, les études supérieures donnent une maîtrise qu'un praticien n'acquiert pas au même degré. M. Python le fit bien voir et ce ne fut pas l'une des moindres joies de ces fêtes où les instituteurs faisaient provision de réconfort pour toute une année, que d'entendre leur chef aimé parler de notre fonction comme un homme du métier.

Grand ami de la pédagogie, reconnaissant l'importance de la science de l'éducation, il se félicitait de constater qu'elle se frayait sa voie dans un pays où longtemps elle fut tenue en suspicion. Aussi

est-ce avec plaisir qu'il encourageait cet essor et apportait à ses chers instituteurs les avis d'un homme de réflexion qui se défendait d'être pédagogue, mais se révélait un théoricien consommé, soit qu'on traitât un thème de pédagogie pure, soit un sujet d'application.

C'était, par exemple, en 1902 : on avait présenté un travail excellent sur le rôle de l'instituteur en dehors de sa classe et le rapporteur avait souligné l'importance de relations plus suivies entre maîtres et familles. « Un avis officiel aux parents des élèves en défaut, disait M. Python, sera presque toujours inefficace. A la campagne surtout, vous avez mille moyens d'aborder le père ou la mère et de leur parler de leur enfant. Par vos élèves, vous arriverez au cœur des parents, seraient-ils tout d'abord mal disposés. Une démarche verbale faite avec tact produira plus de résultat qu'une information écrite quelconque. »

La lutte contre l'alcool, la campagne à entreprendre contre la tuberculose le virent mettre au point des conclusions qui, sinon, fussent demeurées infructueuses dans le domaine de la pratique. En notre canton comme ailleurs, il est des courants qui passent, troublent les intelligences, puis disparaissent sans qu'on s'explique le motif de leur venue. Ainsi en a-t-il été de ce qu'on appela la faillite de l'enseignement du langage. Le Directeur de l'Instruction publique n'en prit point ombrage, car il connaissait ces revendications produites aussi sous d'autres cieux. Toutefois, il admettait que l'on fit une part plus importante à l'étude de la langue maternelle. « Alors, quelle branche sacrifier ? Puisque le plan d'études primaires est, quoi qu'on dise, toujours en deçà des besoins de la vie, tournons-nous du côté du perfectionnement des méthodes, afin d'approfondir grammaire et orthographe, sans empiéter sur les autres disciplines. Si notre enseignement, ajoutait-il, est arrivé au point où d'autres peuvent le jalouser, nous le devons à la collaboration intelligente et dévouée des éducateurs. Mais notre reconnaissance va aussi à ce hardi précurseur qu'était M. le chanoine Horner. Les méthodes nouvelles et la persévérance des maîtres sont les moyens de satisfaire le requisit actuel sur l'étude du français à l'école élémentaire. »

A propos du rôle de l'école dans ce que l'on dénomme aujourd'hui l'« orientation professionnelle », il eut des paroles définitives qui vaudront tant qu'on songera à faire de l'école la collaboratrice de maintes œuvres utiles, sans doute, mais qui n'ont pas leur place dans les leçons du premier âge. L'école élémentaire, à son avis, ne peut offrir qu'un concours limité dans la préparation de l'apprentissage. Il recommanda, néanmoins, le développement du dessin, si nécessaire aux professions manuelles et de la gymnastique, également indispensable pour tremper la volonté et assurer un juste équilibre physique de la jeunesse vouée aux métiers.

Un autre jour, il mit à profit les lumières de l'institut géographique de la Faculté des sciences dans l'intérêt de l'enseignement

de la géographie qu'il avait demandé d'inscrire aux tractanda de la société d'éducation. Il estimait que, en cette science toute d'observation, on faisait fausse route, en persistant dans la forme vétuste de la mémorisation des nomenclatures. Les exposés des maîtres en la partie lui fournirent, en outre, l'occasion de démontrer que l'enseignement universitaire réagit utilement sur le pays tout entier et qu'il en jaillira d'heureuses conséquences même sur le terrain de l'école populaire. Enseignement de l'histoire naturelle, mutualités, tendance à donner à l'éducation des filles, et tant d'autres sujets qui ont défrayé nos assemblées lui ménagèrent des instants propices pour placer ses remarques judicieuses et profondes.

Mais, où je tiens à m'arrêter encore, — malgré la longueur de cet article, — c'est à propos de la thèse sur les bibliothèques scolaires ou paroissiales qui avait dicté au rapporteur cette interrogation : « Où donc le maître trouvera-t-il le temps de lire ? » Le Directeur de l'Instruction publique en conclut que l'on ignorait les conditions d'une lecture vraiment profitable. Et il en fit un exposé qui est resté dans le souvenir de ses auditeurs et en a gagné plusieurs aux avantages d'une lecture orientée vers le perfectionnement moral et intellectuel. Ce perfectionnement des éducateurs, il le souhaita sans cesse ; il estimait que le corps enseignant devait posséder des membres qui se livrassent à une étude constante en histoire, sciences, littérature ou même beaux-arts, étude limitée en étendue, mais menée à fond de telle sorte que leurs auteurs devinssent des spécialistes capables, sinon réputés. A cet égard, il portait une haute sympathie à M. Firmin Jaquet qui se révéla un « as » en floristique et en systématique des plantes, dont la renommée était assez établie pour déterminer la Faculté des sciences à lui décerner le diplôme de docteur. « De tels autodidactes, disait-il, sont dignes de toute considération. Ils travaillent à l'avancement scientifique avec un dévouement désintéressé et ils méritent la reconnaissance de leurs concitoyens. » Puissent les jeunes générations de maîtres comprendre cet appel d'un chef de l'Instruction publique qui a aimé leur carrière et travaillé sans relâche à l'honorer et à la grandir !

(A suivre.)

E. G.

LE MAÇONNISME

Il semble, à première vue, peu opportun de traiter pareil sujet dans le *Bulletin pédagogique*. On se plaît à dire : « Nous vivons dans un pays foncièrement catholique, où l'incrédulité n'ose guère se manifester. » Il y a heureusement beaucoup de vérité dans cette opinion ; cependant, pour n'avoir pas combattu le mal à temps, certaines nations, autrefois très catholiques, souffrent d'une profonde dépression morale et d'une déplorable désorganisation sociale, fruits de l'athéisme et de l'irréligion. Malgré nous, nous subissons l'influence de cette